



DÉCLARATION · MANIFEST

LE RAVE EST UNDERGROUND

LA LUTTE POUR LES RÊVES

ENTROPIC UNIT · OPTICALRIOT · LETRIP · RED SIGNAL · ENTROPICU-
NIT.EU

ÉDITION ZINE · A5 · POUR LIBRE DIFFUSION

PROLOGUE

Il y eut une fois une contre-culture, et elle n'est pas morte parce qu'on l'aurait interdite. Elle s'est éteinte parce qu'on l'a rachetée, invitée, copiée et vantée sous son propre nom. Qui est jeune aujourd'hui ne connaît que la copie et la prend pour l'original. Il est allé à des fêtes où on lui a dit que c'était ça, l'underground, et il n'avait aucune raison d'en douter, car il n'a jamais vu autre chose.

Cette déclaration n'est pas un regard en arrière ni de la nostalgie. C'est la tentative de retenir les valeurs et la direction avant que plus personne ne se souvienne qu'elles ont existé, et de les transmettre à ceux qui viennent après. Nous ne nous orientons pas selon une année, mais selon une attitude plus ancienne que nous et qui ne nous appartient pas. Nous en avons hérité et nous la transmettons. Les outils changent, les espaces changent, les ennemis changent. Le noyau, non.

Il y a des livres sur lesquels nous nous appuyons sans les répéter. Dans les années quatre-vingt-dix, ils ont rassemblé ce qui traversait alors la scène comme pensée — fête, tribus et résistance, les visions d'une contre-culture en réseau. Beaucoup de cela tient encore aujourd'hui. Le reste s'est noyé dans un pathos et une spiritualité dont nous n'avons pas besoin et qui ont nui à la cause plus qu'ils ne l'ont servie. Nous prenons les valeurs et laissons l'encensoir où il est. Ce qui reste est plus dur, plus clair et plus facile à défendre.

À travers tout ce qui suit court un seul fil rouge : la lutte pour les rêves. Pas pour le pouvoir, pas pour les marchés, pas pour le prochain engagement. Pour le droit d'imaginer que les choses pour-

raient être autrement — et de le rendre vrai pour une nuit. Chaque chapitre n'en est qu'une face. Et à la fin de chaque chapitre se tient, bref et en italique, ce dont il s'agit sous cet aspect — pour que le fil reste visible même quand les thèmes changent.

I. L'ESPACE SANS LOI

Une fête n'a jamais été un événement. C'était un espace sans loi, découpé pour une nuit dans l'ordre de la ville. Un bâtiment vide, un bout de forêt, une friche, une rue — ajoute le courant, ajoute le système, ajoute des gens, et pour une nuit d'autres règles valaient. Pas de lois, pas de domination de quiconque, pas de logique d'entrée. Seulement l'entente des présents de veiller un peu sur soi et un peu sur les autres. Et ça a marché.

C'est le fait fondamental dont dépend tout le reste : qu'un groupe de personnes puisse s'organiser pour un temps limité, sans commandement et sans exploitation, et que ce qui en sort ne soit pas le chaos dont on nous menace, mais quelque chose de meilleur que le reste ordonné. Une zone temporairement autonome, si l'on veut l'appeler ainsi — le terme vient d'une théorie du début des années quatre-vingt-dix dont l'auteur a ensuite tenu des positions intenable. Le concept survit à la personne non comme une relique à vénérer, mais comme une simple description de ce que nous faisons de toute façon : un espace qui consiste précisément à ne pas être cartographié, ni déclaré, ni permanent.

La permanence est le piège. Dès qu'un lieu a un nom, une adresse, une clientèle régulière, il n'est plus libre mais établi — et ce qui est établi est administré, et ce qui est administré est exploité. D'où le

fait d'aller plus loin : non par romantisme, mais comme forme d'organisation. Ce que tu construis doit être transportable. Ce n'est pas le lieu qui est la conquête, mais la capacité d'en ouvrir un nouveau à tout moment.

Le premier rêve est le plus simple et le plus grand : que pour une nuit un morceau du monde n'appartienne à personne.

II. RECLAIM — REPRENDRE LA RUE

Ce qui commençait dans le caché, dans le hangar vide et sur le champ, a toujours eu aussi sa forme ouverte : reprendre la rue. Reclaim the Streets n'était rien d'autre que l'espace sans loi porté au visible — un carrefour, une voie rapide, une place, soustraits pour quelques heures à la circulation et au commerce et transformés en un lieu où les gens dansent au lieu de passer. Le message était simple : même le bien commun ne vous appartient pas comme vous le croyez. L'espace public est public jusqu'à ce que quelqu'un l'utilise vraiment publiquement.

Cela relie la fête au squat et à la manifestation. C'est le même geste en tonalités différentes : voici un lieu que vous avez destiné à vos fins, et nous le prenons pour quelque chose que vous n'aviez pas prévu. Qu'il s'agisse de logements qui restent vides et sur lesquels on spéculé, d'une rue qui ne sert qu'au flux, d'une nuit qui doit être vendue — l'appropriation est l'acte. Tout le reste est garniture.

Le rêve ici est spatial : que la ville appartienne à ceux qui y vivent, non à ceux qui la possèdent.

III. COLLECTIF, PAS STAR

Avant, tu ne voyais pas le DJ. Il se tenait dans le noir, derrière les gens, à côté du système, quelque part. Peu importait qui il était. Ce n'était pas de la modestie, c'était le principe : sur le dancefloor il n'y a pas de devant ni de derrière, pas de scène, pas d'idole, personne que tout le monde regarde. L'expérience collective est la chose, non l'exhibition d'un individu. Qui se met au centre n'a pas compris où est le centre — il n'y en a pas.

La culture de la star n'est donc pas un effet secondaire de la commercialisation, elle en est le noyau. À l'instant où le DJ devient un nom, une marque, un visage sur le flyer, la chose a déjà basculé. Alors il s'agit du cachet, de la portée, du prochain engagement, et l'espace n'est plus qu'un décor pour une personne. La pose pop, passer trois fois la main dans ses cheveux sous les projecteurs, se faire célébrer — autrefois c'était moqué, et cela mérite d'être moqué à nouveau.

D'où le masque, d'où le nom de fonction au lieu du nom propre. Pas comme pose, mais comme conséquence : tu es là pour faire la musique, pas pour être vu. L'anonymat ici n'est pas de la coquetterie mais protection et posture à la fois — il ôte à l'exploitation son point d'attaque. Une marque, on peut l'acheter. Un masque derrière lequel n'importe qui peut se tenir, non. Le nom sur l'affiche doit représenter une cause, pas un visage.

Le rêve ici est communautaire : que l'expérience appartienne à tous et à personne.

IV. AUCUNE AUTORITÉ SAUF TOI-MÊME

Le noyau anti-autoritaire est plus ancien que la techno et la dépasse. Il dit : aucune autorité sauf toi-même, et ce n'est pas une licence pour l'arbitraire mais une obligation. Qui n'accepte aucun souverain au-dessus de lui doit porter lui-même la responsabilité que le souverain prétend porter autrement. L'autodétermination sans auto-organisation n'est que de la consommation avec un meilleur sentiment.

C'est la différence entre nous et l'arbitraire qui aime emprunter le même vocabulaire. La liberté ne signifie pas que chacun fait ce qu'il veut et que les autres se débrouillent. La liberté signifie que personne ne dispose d'un autre — et que l'ordre qui vient sinon d'en haut se produit ensemble d'en bas. À une bonne fête il n'y a pas de lois, mais il y a une entente : veiller les uns sur les autres. L'une remplace l'autre.

Le rêve des hippies qui allèrent les derniers à Stonehenge, avant qu'on leur prenne cela aussi, était le même que le nôtre, seulement dans d'autres habits : une vie sans commandement. Nous avons laissé les fleurs et gardé le noyau.

Le rêve ici est intérieur : qu'un être humain s'appartienne à lui-même.

V. QUE TOUTES LES FEMMES SOIENT DES SORCIÈRES

Un espace qui abolit le devant et le derrière ne peut en même temps laisser passer le vieux dessus et dessous des sexes. La libération est soit pour tous, soit nulle. Le dancefloor appartient à tous ou il n'est qu'une scène de plus sur laquelle

les vieux rapports se poursuivent, cette fois avec de la basse.

« Que toutes les femmes soient des sorcières » était le mot d'ordre contre ce qui fut fait aux femmes pendant des siècles : que celles qui se soustrayaient à la disposition, qui guérissaient, qui savaient, qui contredisaient, qui vivaient de manière autonome, soient marquées comme dangereuses et persécutées. La sorcière est l'image de la femme qui n'appartient à personne. Sur nos dancefloors ce n'est pas une provocation mais la condition préalable. Qui ici place un sexe au-dessus de l'autre, qui transforme l'espace en terrain de chasse, a aussi peu compris la chose que celui qui cherche un chef.

Le rêve ici est partagé : que personne ne dispose d'un autre, sous aucun aspect, pas même celui-ci.

VI. CYBERPUNK DANS LA VIE RÉELLE

Cela n'a jamais été apolitique, et cela n'a jamais été seulement analogique. La résistance électronique a deux corps : l'espace où l'on danse, et le réseau par lequel on s'entend, on s'organise, on disparaît. Ce qu'on appelait dans les premières théories désobéissance civile électronique est aujourd'hui simplement la condition de la survie : la capacité de se coordonner sans passer par les canaux qui peuvent être surveillés et coupés.

Le système de contrôle ne s'est pas effondré depuis, il a grandi. Chaque plateforme sur laquelle nous parlons appartient à quelqu'un qui lit et peut couper. Chaque trace que nous laissons est un point d'attaque. Qui annonce une fête sur une messagerie commerciale l'a déjà

à moitié dénoncée à l'autorité. Qui vend des billets sur un portail a créé une liste qui ne lui appartient pas. La commodité est la porte par laquelle entre le contrôle — non par la force, mais comme service.

Cyberpunk dans la vie réelle ne signifie pas rejouer des films, mais en tirer la conséquence : sa propre infrastructure, communication décentralisée, savoir qui ne dépend pas de services commerciaux, anonymat comme standard plutôt que comme exception. Le système sur le champ et le canal chiffré par lequel l'adresse est transmise sont le même outil. Le corps de données que nous laissons est aussi réel que le corps qui danse — et il est plus vulnérable, car il demeure quand la nuit est finie. Le protéger n'est pas de la paranoïa mais une partie du même soin avec lequel on démonte le système et on laisse le lieu propre.

Et il vaut la peine de renverser le rapport qu'on nous vend. On offre à la jeunesse un métavers : un espace virtuel dans lequel on se déplacerait soi-disant librement, on se rencontre, on vit un autre monde — en vérité une cage entièrement mesurée, propriété d'une multinationale, dans laquelle chaque mouvement est une donnée et chaque rencontre une surface publicitaire. Le vrai cyberspace, nous l'avons depuis longtemps, et nous l'avions avant internet. La fête libre est le vrai cyberspace : un espace au-delà des lois normales, dans lequel les identités s'écoulent, dans lequel tu peux être quelqu'un d'autre, dans lequel les limites du monde quotidien sont suspendues pour quelques heures. C'est le darknet dans la vie réelle — non cartographié, non consultable, accessible seulement par les bons canaux et la bonne confiance. C'est le freespace que

la science-fiction a invoqué, sauf qu'il a un sol sur lequel tu te tiens vraiment, et des gens que tu touches vraiment.

Ce n'est pas une métaphore, c'est une reconquête. On a volé la liberté à toute une génération et on lui en a revendu une simulation — le club au lieu du hangar squatté, le billet de festival au lieu du champ, le métavers au lieu de la nuit où tout était possible. La jeunesse volée ne sait souvent même plus qu'on lui a pris quelque chose, parce qu'elle n'a jamais vu l'original. Reprendre l'espace libre réel signifie lui montrer que la simulation est une simulation — et que le réel reste accessible tant que quelqu'un sait comment l'ouvrir.

Le rêve ici est technique : que les moyens construits pour le contrôle puissent être retournés contre le contrôle — et que l'espace le plus libre ne soit pas un écran, mais un champ sombre avec un système dessus.

VII. L'ÉCONOMIE DU FAIS-LE TOI-MÊME

C'est comme dans toute vraie culture do-it-yourself, comme dans le squat : il n'y a pas la seule contribution. L'un cuisine, l'autre bricole le système, l'un fait les t-shirts, l'un le stand, l'un dessine, l'un monte les lumières, l'un joue. Chacun apporte quelque chose, chacun apprend des autres, sans contrainte, sans rapport salarial, sans que personne ne dispose des autres. Ce qui circule n'est pas en premier lieu de l'argent, mais de la capacité, du temps, de la confiance.

Ce n'est pas une faiblesse de l'organisation, c'est l'organisation. Auto-organisation ne signifie pas absence de structure, mais une autre structure — une qui croît d'en bas au lieu d'être décrétée d'en

haut. Elle a ses propres duretés : qui ne contribue rien et ne fait que prendre se remarque ; qui se donne des airs est repris ; la responsabilité ne se délègue pas. Mais elle ne connaît ni chef ni propriétaire, et c'est tout le propos. Une économie dans laquelle on travaille les uns pour les autres au lieu des uns contre les autres n'est pas un rêve pour l'avenir lointain. Elle a lieu chaque week-end, en petit, comme preuve.

Et c'est plus qu'un agréable effet secondaire. C'est l'argument politique vérifiable, plus percutant que toute théorie : ici, en ce lieu, en cette nuit, une société sans travail salarié, sans propriété des moyens, sans commandement, fonctionne — et elle fonctionne non pas moins bien mais mieux. À qui dit que cela ne pourrait pas marcher, à qui prétend que l'homme a besoin du marché et du souverain pour ne pas sombrer dans le chaos, on l'amène à une bonne fête et on le laisse regarder. Le modèle est petit et il est temporaire, mais il est là, et dans son déroulement même il réfute ce qu'on nous vend comme sans alternative.

Le rêve ici est économique : que les gens puissent produire sans que personne n'empêche la plus-value.

VIII. UNE LIGNE À TRAVERS LES FRONTIÈRES

Cette musique n'a jamais eu de patrie, parce qu'elle vient de l'absence de patrie. Elle a toujours couru comme une ligne à travers les frontières : la basse des sound systems de la Jamaïque, qui a fait du système lui-même un instrument ; les machines d'une ville industrielle mourante, à partir desquelles les gens ont bâti un avenir que personne d'autre ne leur accordait ; les espaces que les ex-

clus se sont pris parce qu'on ne les laissait entrer nulle part ailleurs ; les convois, les champs, les maisons squattées. Qui connaît cette origine ne se laisse pas convaincre que c'est un lieu pour la nation, la pureté et les chefs. Ça ne l'a jamais été.

Avant, ce n'était pas une discussion. Le milieu était de gauche et mélangé — squat, manif, concert, fête, tout le même entrelacs, un contexte punk sans frontières nettes. Que les nazis n'ont rien à faire à une fête, personne n'avait à l'argumenter. Qu'il n'y a pas de nations à défendre était un consensus, pas un point de litige. Aujourd'hui il faut le redire, car beaucoup pensent socialement mais sont devenus nationaux — et c'est exactement la fracture où se décide si quelqu'un appartient ou ne fait qu'utiliser la cause. Social et national est une contradiction, pas un programme.

C'est là que passe la frontière de notre porte ouverte. Nous parlons avec celui qui ne connaît pas encore la chose. Nous ne parlons pas avec celui qui divise, qui trie par origine, qui veut porter la frontière à l'intérieur de la piste. C'est le seul videur que nous connaissons.

Le rêve ici est sans frontières : qu'une ligne de basse ne demande pas le passeport.

IX. CE QUI S'APPELLE UNDERGROUND

Il faut nommer honnêtement ce qui reste, sinon le reste est mensonge. La plupart de ce qui s'appelle aujourd'hui underground est de la culture de club, externalisée sur le champ, munie d'un tampon cool pour qu'on puisse mieux encaisser. Boisson énergisante à prix de club, une marque au-dessus du système,

le distributeur de CBD dans le coin, et ça s'appelle résistance. Le son est resté, la chose est partie.

Et même ce qui paraît encore sauvage, il faut le vérifier. Il y a des systèmes qui roulent dur, illégaux, sans compromis — et pourtant ils ne sont pas la ligne. Parfois il y a là quelqu'un qui a acheté le sound system pour trente mille de ses parents et ne sait pas jouer, et ce sont les autres qui jouent, et le tout est un théâtre de maternelle avec une couche de peinture underground. Certains sont durs contre tout, mais chargés sur le plan national au lieu d'anti-impérialistes — sauvages, mais vides. Le système tchèque n'est pas l'autrichien n'est pas ce que nous voulons dire. Il n'y a pas de front commun simplement parce que les mêmes machines tournent.

La sauvagerie seule n'est pas un contenu. Les fêtes anticapitalistes sont les moins nombreuses. Les quelques-unes qui existent encore sont pour cela authentiques — et ce sont exactement celles qu'on vise. Ce qu'on vise, c'est l'attitude, pas le son et pas la tenue.

Ici le rêve est défendu : contre la copie qui porte son nom.

X. RÉPRESSION ET LE CHAT ET LA SOURIS

La répression en fait partie, et elle faisait partie du jeu dès le début. Interdictions, prescriptions, saisies, l'armement des lois contre les rassemblements non déclarés — c'est la réaction honnête de l'État à ce qu'est une fête libre : une menace pour son ordre. La répression n'a jamais mal compris la chose. Elle l'a comprise exactement.

Le problème n'est pas que le jeu du chat et de la souris existe. Le problème est que la souris s'est fatiguée. Il faut de nouveaux concepts, de nouvelles réflexions, de nouveaux moyens d'ouvrir un espace et de le faire disparaître à nouveau avant qu'il ne soit encaissé. Les vieilles routines sont éventées, les vieux lieux brûlés. Ce que nous construisons de toute façon ailleurs — des liaisons radio propres, communication décentralisée, infrastructure qui n'appartient à personne — est ici la base. Non pour que cela reste illégal par amour de l'illégal, mais pour que l'espace libre reste possible quand chaque mètre carré est cartographié et chaque plateforme surveillée.

Il y a une tentation à laquelle il faut résister : s'arranger avec la répression pour qu'on vous laisse tranquille. Obtenir l'autorisation, remplir les conditions, soumettre le plan de sécurité, être sage. Qui fait cela a déjà perdu, sans qu'un seul agent ait eu à intervenir — car la fête autorisée n'est plus une zone libérée mais une zone tolérée, et la tolérance peut être retirée à tout moment. L'art n'est pas d'obtenir la permission. L'art est de ne pas en avoir besoin. Cela exige plus de préparation, plus de confiance, plus de discipline que tout événement déclaré — l'illégalité n'est pas de la négligence, c'est la forme la plus exigeante d'organisation.

Ici le rêve reste éveillé : qu'on ne peut pas tout contrôler de ce qui bouge.

XI. VERS OÙ CELA DÉRIVE — ET VERS OÙ NOUS ALLONS

On peut voir vers où dérive le mainstream. Des événements au casque, où plus personne ne parle à personne, où

chacun danse dans son propre couloir et se photographie à la fin plutôt que de se rencontrer. C'est la forme finale de l'atomisation : l'expérience collective, démontrée techniquement en autant d'individus seuls les uns à côté des autres. C'est l'exacte inversion de ce dont il s'agissait — l'espace reste, mais le commun a été retiré chirurgicalement.

Contre cela il ne faut pas de nostalgie, mais une contre-culture radicale, reconstruite pour les conditions qui viennent. Pas la répétition des vieilles fêtes, pas de musée, pas de nuit-hommage. Mais le même principe, traduit dans un temps que nous ne connaissons pas encore. Les quelques vieux qui restent ne portent souvent plus l'esprit — il ne suffit pas d'avoir survécu. Créer une conscience chez ceux qui ne l'ont jamais vécu, et le maintenir en vie en le faisant : telle est la tâche.

Ici le rêve regarde vers l'avant : que ceux qui viennent sauront que c'est possible.

XII. LA LUTTE POUR LES RÊVES

À la fin c'est cela, et c'était cela depuis le début : une lutte pour les rêves. Une culture de jeunesse et d'opposition ne vit pas de consommation, elle vit de ce que les gens se prennent quelque chose qu'on ne leur donne pas — du temps, de l'espace, les uns les autres, l'expérience que l'auto-organisation fonctionne. Qui s'est tenu une fois dans un espace où pour une nuit aucune domination ne va-

lait et où cela n'a pourtant pas fini dans le chaos mais au contraire, sait quelque chose qu'on ne peut plus lui ôter par des mots : que l'ordre qu'on nous vend comme sans alternative est un choix et non une nécessité.

Nous ne transmettons pas d'ésotérisme. Pas de vibrations supérieures, pas d'illumination sur la piste, pas de bavardage cosmique — ce fut toujours l'entrée douce par laquelle entrait l'arbitraire. Nous transmettons un mécanisme et une attitude. Le mécanisme : un espace plus un système plus un collectif font une zone dans laquelle les règles du dehors sont suspendues. L'attitude : autodéterminés et auto-organisés, sans souverains, contre l'État, contre le capital, contre la nation, contre la domination d'un sexe sur l'autre. Jouer libres, être libres, des gens libres.

Retourner dans l'underground ne signifie pas retourner dans le passé. Cela signifie aller là où ce n'est pas comptabilisable. Là où il n'y a pas d'entrée, pas de sponsor, pas de logo, pas de visage sur le flyer. Là où une nuit est de nouveau quelque chose qu'on se prend, au lieu de quelque chose qu'on achète. Nous avons vu que cela a existé. C'est pourquoi nous savons que cela peut exister à nouveau.

Faire un monde nouveau en luttant pour les rêves. Ce n'est pas un slogan. C'est l'ordre de travail.

Le rave est Underground. Tout le reste est la copie.



ENTROPIC UNIT

OpticalRiot · LeTrip · Red Signal – entropicunit.eu

Dans la lignée de Wolfgang Sterneck : *Tanzende Sterne* (Nachtschatten Verlag, 2005, ISBN 978-3-03788-142-2) & *Cybertribe-Visionen* (dir., 2e éd. augmentée, Nachtschatten Verlag 1999, ISBN 978-3-907080-45-0). Le titre « La lutte pour les rêves » suit l'essai homonyme de Sterneck. Ésotérisme retiré, valeurs conservées. – Nous utilisons le concept de zone autonome temporaire comme idée ; nous nous distançons expressément de son auteur Peter Lam-born Wilson (Hakim Bey) et de ses textes apologétiques de la pédophilie. – Signes : l'étoile à huit branches est notre propre signal, ni insigne de parti ni symbole ésotérique. L'olive est un vêtement de travail, pas un uniforme – antimilitariste, antifasciste. Texte libre – pour libre diffusion.